

Réflexions personnelles sur les armes à sous-munitions

Kevin BRYANT

En 1975, quelques mois après la fin de la guerre du Viet Nam et deux ans après la dernière bombe larguée sur la République démocratique populaire lao, je me suis engagé dans l'armée britannique. Je ne comprenais pas parfaitement les événements qui se produisaient en Asie du Sud-Est ; c'était à des milliers de kilomètres et l'engagement du Royaume-Uni était très limité. Comme pour beaucoup d'autres jeunes de 16 ans ayant grandi dans des quartiers défavorisés, l'armée me semblait une bonne idée : un salaire correct, des possibilités de carrière, les voyages et l'aventure. J'ai commencé ma formation. Au début, c'était assez simple ; le matin, nous apprenions à être des soldats et l'après-midi, nous suivions des cours. Six mois plus tard, nous débutions une formation dans le génie de combat : la construction de ponts, de systèmes d'approvisionnement en eau ; les techniques de démolition ; la défense des périmètres ; ainsi que la construction de terrains d'aviation, de routes et de camps.

Nous suivions également une formation pour les opérations de guerre des mines ; nous apprenions à mettre en place un champ de mines, à ouvrir des passages dans les champs de mines et à déposer ou éliminer des pièges. Les armes à sous-munitions ne furent jamais évoquées alors qu'elles avaient été utilisées peu auparavant en Asie du Sud-Est, ainsi qu'en Europe, lors de la deuxième guerre mondiale. Les mines papillons SD2 qui avaient été larguées sur la Belgique, la France et le Royaume-Uni dans les années 40 étaient oubliées, même si les effets de ces armes sur les populations civiles avaient été largement rapportés : selon un journal britannique, le 13 juin 1942, plus de 3 000 sous-munitions de ce type furent larguées sur Grimsby et Cleethorpes, blessant 88 personnes et provoquant la mort de 74 autres. L'article précisait « les enfants sont attirés par ces ailes peintes en noir et jaune ». Mais les conséquences humanitaires de l'emploi d'armes à sous-munitions en Asie du Sud-Est ne furent jamais signalées. Le Cambodge, la République démocratique populaire lao et le Viet Nam étaient sous régime communiste ; les frontières closes ne laissaient rien filtrer des problèmes provoqués par ces armes.

Ce n'est qu'au cours de ma formation au génie de combat, au début des années 80, que j'appris à connaître les armes à sous-munitions. À l'époque, on ne parlait pas d'armes à sous-munitions, mais de munitions dispersables « d'interdiction de zone » ou « antipiste ». On nous

Kevin Bryant est actuellement Senior Technical Advisor Explosive Ordnance Clearance pour Handicap International, en Belgique. Kevin a travaillé pour différents projets de déminage en Afghanistan, en République démocratique du Congo, au Kosovo, en République démocratique populaire lao et au Liban. Il a servi dans l'armée britannique pendant 24 ans, puis a travaillé pour une société de déminage avant de se joindre à Handicap International. En juillet 2002, alors qu'il effectuait des opérations de déminage dans le sud du Liban, Kevin a eu un accident qui lui valut de graves blessures à la jambe droite et d'être amputé sous le genou gauche. Les opinions exprimées dans cet article sont celles de l'auteur et ne reflètent pas nécessairement celles de Handicap International.

apprenait à reconnaître les munitions et à les éliminer rapidement. Les techniques employées étaient assez curieuses : tirer de loin sur ces munitions avec une arme de gros calibre, les déplacer pour les rassembler toutes au même endroit en utilisant un bulldozer blindé ou en projetant de l'eau avec des tuyaux extrêmement puissants.

Pendant ce temps, la guerre des Malouines faisait rage. La Royal Air Force du Royaume-Uni larguait des armes à sous-munitions BL755 sur des cibles tactiques. L'on ignore le nombre de victimes argentines que firent ces attaques ; mais l'on sait qu'il n'y eut aucune victime civile ni aucun problème humanitaire dans les zones où ces armes furent utilisées. Après le conflit, des équipes d'artificiers éliminèrent rapidement les sous-munitions non explosées (ou dans certains cas les entourèrent de clôtures) sans tirer, une fois de plus, de réels enseignements.

Tout cela allait changer à la fin des années 80, avec les informations concernant l'Afghanistan et l'Asie du Sud-Est. L'Afghanistan, le Cambodge et le Viet Nam étaient, de toute évidence, confrontés à une crise grave : les mines terrestres faisaient des centaines de victimes chaque année et les risques que représentaient les sous-munitions non explosées étaient très clairs, surtout en Afghanistan et en République démocratique populaire lao. Au début des années 90, à la suite de la première guerre du Golfe, le danger des sous-munitions non explosées allait se confirmer. Au Koweït et en Iraq, des soldats de toutes nationalités, ainsi que le personnel d'organisations commerciales et non gouvernementales, étaient impliqués dans des opérations d'enlèvement des munitions après le conflit. Ils tirèrent tous des enseignements cruels des bombes à sous-munitions ; les sous-munitions firent des victimes civiles et militaires. De toute évidence, les taux de défaillance n'étaient pas ceux annoncés et les sous-munitions non explosées provoquaient de graves problèmes humanitaires. Le conflit en Yougoslavie vint étayer ces conclusions.

La formation fut adaptée pour proposer des techniques sûres et efficaces permettant d'enlever les sous-munitions. Nous ne parlions plus de munitions dispersables « d'interdiction de zone » ou « antipiste », mais d'armes à sous-munitions qui éjectaient des sous-munitions sur toute une zone. Ces armes ne visaient de toute évidence pas uniquement à empêcher l'ennemi d'accéder à une zone, elles pouvaient servir également à attaquer une zone, et pas simplement des pistes aériennes.

Il était également évident que les taux de défaillance ou de précision ne pouvaient être calculés qu'après une attaque. Souvent, lorsqu'elles étaient larguées par un avion, les bombes à sous-munitions pouvaient frapper assez loin de la cible visée et plus de 50% d'entre elles pouvaient ne pas exploser. Cela pouvait s'expliquer par un certain nombre de raisons et notamment par un vol de nuit, de mauvaises conditions météorologiques ou le survol d'un territoire hostile.

Ceux qui étaient chargés de la neutralisation des explosifs et munitions commençaient à comprendre que les dommages dits collatéraux dus aux sous-munitions non explosées constituaient un grave problème humanitaire.

En tant que soldats britanniques, on nous disait que ces systèmes d'armes étaient le meilleur moyen d'engager le combat contre un ennemi dont les capacités étaient dispersées sur une zone, mais ceux qui étaient chargés de la neutralisation des explosifs et munitions commençaient à comprendre que les dommages dits collatéraux dus aux sous-munitions non explosées constituaient un grave problème humanitaire et que ces munitions représentaient un réel danger pour ceux d'entre nous qui devaient les enlever après les conflits.

En 1999, j'ai quitté l'armée pour travailler dans une société commerciale de déminage au Kosovo, où je fis ma première expérience de l'enlèvement de sous-munitions. En novembre, lorsque je suis arrivé, les sous-munitions non explosées avaient déjà fait de nombreuses victimes. Lors du court conflit au Kosovo, 1 765 armes à sous-munitions contenant plus de 295 000 sous-munitions furent utilisées. Avec des taux d'échec compris entre 5% et 30%, ces bombardements ont laissé dans la région entre 14 750 et 88 500 sous-munitions non explosées. Je dirigeais une équipe de neutralisation des explosifs et munitions pour une organisation de déminage ; nous devions éliminer

les munitions non explosées et établir des relevés des zones frappées par des armes à sous-munitions. Comme les accidents avec des sous-munitions étaient fréquents, nos petites équipes ne devaient pas simplement signaler les zones touchées mais détruire les sous-munitions visibles pour éviter d'autres accidents.

Début 2000, mon équipe fut envoyée au sud de Pristina. Une ferme isolée, qui se trouvait à plusieurs kilomètres de l'unité militaire serbe la plus proche, avait été frappée par des armes à sous-munitions. Nous rencontrâmes le fermier, qui nous raconta comment son fils de 13 ans avait été tué, un mois auparavant, par une « mine serbe ». En entendant l'explosion, le fermier s'était précipité vers son fils qui était dans un champ. Le garçon était mort dans les bras de son père avant que quelqu'un puisse lui porter secours. Je demandai au fermier des précisions sur la mine. Il alla chercher un morceau de shrapnel qu'il avait récupéré sur le lieu de l'accident. Je compris immédiatement que le garçon n'avait pas été tué par une mine, mais par une sous-munition BLU96 fabriquée par les États-Unis. Le fermier savait probablement d'où provenait le shrapnel mais ne pouvait se résoudre à l'idée que les forces qui étaient venues libérer son peuple avaient également provoqué la mort atroce de son fils... Il était plus facile de s'en prendre à l'ennemi. Après deux mois de travail intensif, toutes les munitions qui se trouvaient sur sa terre avaient été enlevées et les autres enfants étaient en sécurité.

Le 23 avril 2002, alors que je travaillais dans le sud du Liban, il y eut un accident dans un petit village, At Tiri : un jeune garçon fut tué, un autre grièvement blessé et un troisième légèrement touché. Il s'agissait de trois frères. Je me rendis dans le village pour mener une enquête et faire un rapport. L'oncle des garçons m'expliqua qu'au moment de l'accident, les trois garçons jouaient à une centaine de mètres de la maison familiale. Les autres membres de la famille prenaient un thé à l'extérieur lorsqu'une explosion fit trembler la maison. Ils se précipitèrent immédiatement vers les garçons. L'aîné avait été sérieusement touché et le plus jeune légèrement blessé par des fragments ; le troisième frère avait été déchiqueté. Après l'accident, le plus jeune expliqua à son oncle qu'ils avaient trouvé une « balle » en métal. Voyant qu'il s'agissait de deux sphères jointes, ils avaient voulu l'ouvrir. L'un des garçons avait pris cette « balle » et l'avait lancée de toutes ses forces sur un rocher. Comme rien ne s'était passé, il avait recommencé et cette fois, la « balle » avait explosé, le tuant sur le coup. Il s'agissait, bien évidemment, d'une sous-munition et vu les fragments, probablement d'une BLU63. Nous apprîmes plus tard que le village avait été bombardé en 1978 par l'armée de l'air israélienne et que depuis, plus de 300 sous-munitions avaient été trouvées. Chose incroyable, un grand nombre d'entre elles avaient été jetées dans un vieux puits pour éviter que des enfants ne jouent avec. Ces sous-munitions, larguées 24 ans auparavant, frappaient une nouvelle génération.

Les sous-munitions non explosées ne menacent pas seulement les populations civiles. Elles ont également fait de nombreuses victimes parmi les soldats et les démineurs, en particulier lors d'opération d'enlèvement des sous-munitions après les conflits. Au Kosovo, deux soldats gurkhas de l'armée britannique ont été pulvérisés le 21 juin 1999 en voulant éliminer les sous-munitions qui se trouvaient dans une école du village d'Orlate ; et le 6 avril 2001, lors d'opérations d'enlèvement des sous-munitions dans la ville de Grebnik, une sous-munition BLU97 a explosé, tuant sur le coup un démineur et handicapant un autre à vie.

Le problème des sous-munitions

Les difficultés que pose l'enlèvement des sous-munitions non explosées sont liées aux problèmes inhérents à ce type d'armes. Des comparaisons entre mines terrestres et sous-munitions ont mis en évidence des points communs, mais aussi des différences fondamentales. Les mines sont essentiellement des armes de « défense de zone » : elles sont généralement mises en place délibérément et dissimulées.

Les « dangers cachés » entretiennent la peur, car nous redoutons naturellement ce que nous ne voyons pas. Les gens évitent les zones où des mines sont cachées (mais ce n'est souvent qu'après un accident). D'un autre côté, les sous-munitions sont mises en place à distance, sans discrimination et beaucoup n'explorent pas. Elles sont, en général, visibles et restent en surface, mais selon les circonstances – lorsque le terrain est mou, sablonneux ou mouillé –, certaines se retrouvent enfouies sous terre. Lorsqu'elles sont visibles, elles peuvent susciter la curiosité. Les formes inhabituelles, les dimensions et les couleurs des sous-munitions exacerbent tout simplement la curiosité, et plus particulièrement celle des enfants. (Il est d'ailleurs choquant de voir que la conception des sous-munitions n'a pas changé alors que ce phénomène d'attraction a été décrit dès 1942.) Contrairement à ce qui se passe pour les mines terrestres, les gens ne vont pas cesser d'emprunter une zone même après un accident avec des sous-munitions car comme elles sont visibles ils croient pouvoir éviter ce danger. Malheureusement, ils ne savent pas forcément que des sous-munitions peuvent être enfouies dans le sol et qu'elles constituent une menace pour ceux qui pourraient labourer, creuser, chasser, ramasser du bois ou entreprendre d'autres activités simples.

Malgré les problèmes qu'elles posent, les armes à sous-munitions vont probablement être encore plus utilisées à l'avenir. Lors de récents conflits, les armes à sous-munitions ont été plus souvent lancées par artillerie ou par roquette que par avion : c'est moins dangereux (et coûte moins cher) que d'envoyer un avion survoler un champ de bataille. Les munitions peuvent ainsi être lancées plus rapidement à distance. Par exemple, avec son artillerie située à une trentaine de kilomètres, le Royaume-Uni a lancé environ 2 000 armes à sous-munitions L20 lors de la bataille de Basra, soit 98 000 sous-munitions M85. Lors de cette même bataille, les avions britanniques ont largué 66 bombes à sous-munitions BL755 contenant 9 702 sous-munitions. Le taux d'échec des armes à sous-munitions lancées par artillerie est de 2%, cela signifie qu'il restait au moins 2 000 sous-munitions M85 non explosées après l'attaque.

Les pays qui possèdent des armes de ce genre affirment qu'elles sont nécessaires pour mener des opérations militaires efficaces et déterminantes. Ce n'est pas tout à fait vrai. Des conflits récents, et notamment au Kosovo, montrent que ces armes ne sont pas très concluantes pour éliminer une force ennemie bien organisée. Les armes à sous-munitions ne visent pas une cible précise et ne sont ni guidées ni dirigées. Il s'agit en fait d'armes simples pouvant être lancées dans la direction générale de l'ennemi ; lorsque les sous-munitions sont éjectées c'est le hasard qui fait qu'elles touchent ou non une cible. Leur utilisation, qui correspond à un bombardement de zone, est inutile et inefficace.

Des efforts ont été faits pour améliorer les sous-munitions : les modèles plus récents de sous-munitions sont plus efficaces avec un taux d'échec d'environ 1% (mais n'oublions pas que ce taux est calculé lors d'essais et non à l'occasion d'opérations réelles). Il a fallu pour cela accroître la sensibilité des dispositifs d'amorçage : par conséquent, les sous-munitions non explosées récentes (correspondant au taux d'échec de 1%) ont des détonateurs plus sensibles et sont encore plus dangereuses que les 5% à 30% des munitions non explosées des armes plus vieilles. De toute évidence, l'« amélioration » des sous-munitions n'a pas réduit le risque des munitions non explosées.

Les sous-munitions les plus récentes peuvent être équipées de mécanismes d'autoneutralisation ou d'autodestruction, mais ils peuvent devenir défectueux au moment de la fabrication, du stockage ou de l'emploi (comme les sous-munitions sont lancées au sol à très grande vitesse depuis une altitude très haute, si elles n'explorent pas, elles seront probablement endommagées). Seul un expert peut déterminer si le mécanisme d'autoneutralisation a été endommagé ; une personne non formée peut facilement saisir une munition croyant qu'elle est neutralisée. Ce type de sous-munition est donc doté d'un double mécanisme pouvant provoquer son explosion au cours d'une manipulation.

La BLU97 était également une sous-munition dite « améliorée » : elle était dotée d'un dispositif d'amorçage qui devait toujours fonctionner, quelle que soit la façon dont elle arrivait sur le sol. Nous

savons aujourd'hui que pour 100 sous-munitions éjectées, entre 5 et 30 n'explosent pas, mais nous l'avons appris aux dépens des populations, une fois que ces munitions avaient été utilisées contre des cibles réelles.

Le défi de l'enlèvement des sous-munitions

La plupart des démineurs se méfient des munitions non explosées, et plus particulièrement de celles dotées de détonateurs très sensibles. Le déminage manuel est une activité qui prend du temps et qui coûte cher. Pour renforcer les opérations de déminage, nous utilisons des machines et des chiens pour compléter le déminage manuel ou pour réduire la taille de la zone devant être déminée. La plupart des mines que nous trouvons ont été posées manuellement et cachées sous terre. Très peu sont mises en place à distance. Cela peut d'une certaine façon simplifier l'étude des zones que nous soupçonnons d'être minées. Par une réflexion « tactique », nous pouvons deviner l'objectif poursuivi par ceux qui ont posé les mines et avoir ainsi une idée de l'endroit où elles se trouvent. Les zones minées sont systématiquement déminées par des méthodes rodées et reconnues. Lorsque des mines sont repérées, elles sont soigneusement dégagées. Ensuite, elles sont neutralisées ou détruites (une charge explosive étant placée juste à côté puis mise à feu à distance).

Il nous est, par contre, impossible de suivre une logique tactique pour enlever des armes à sous-munitions ; nous pouvons suivre les informations communiquées par les militaires (s'ils sont disposés à les partager et si elles sont exactes) ou des renseignements obtenus localement. Les relevés sont généralement beaucoup plus faciles à établir que pour une zone minée car les indices sont généralement plus nombreux. Il s'agit, entre autres, de morceaux de conteneurs, d'emballages, de cratères et même de sous-munitions non explosées « en surface ». Il est aussi moins dangereux d'établir des relevés (même s'il faut prendre soin de ne pas déranger de sous-munitions non explosées) car les sous-munitions non explosées qui se trouvent sous terre n'explosent généralement pas sous la pression d'un pas, ce qui permet aux équipes chargées d'établir les relevés de se déplacer plus facilement. Il y a bien sûr des exceptions et l'établissement de relevés peut être extrêmement dangereux. Au Kosovo, les relevés devaient souvent être établis pour des terrains boisés où le feuillage était dense. Les sols jonchés de feuilles étaient très pentus ; il n'était pas réjouissant de glisser sur une pente mouillée et de risquer à tout moment de toucher une sous-munition armée de type BLU97 ou BL755.

Une zone ayant fait l'objet d'une attaque avec des sous-munitions peut être délimitée sans trop de dangers. Le procédé est à peu près le même que pour un champ de mines : la zone est divisée en plusieurs petites surfaces qui font l'objet d'une fouille systématique par des démineurs qui suivent chacun une ligne. Le travail est plus rapide que pour une zone minée car il n'y a généralement pas le risque de toucher un fil-piège (selon les sous-munitions présentes) et, en raison de leur forte teneur en métal, les sous-munitions non explosées sont faciles à découvrir avec un détecteur. Un grand nombre de sous-munitions sont rapidement repérées car elles sont en surface ou partiellement enfouies dans la terre.

Il n'est toutefois pas possible de neutraliser des sous-munitions non explosées. Elles sont marquées puis détruites avec une charge explosive placée juste à côté. Le principal problème vient des munitions qui sont juste sous la surface car il faut les dégager avec beaucoup de prudence. Cette opération est particulièrement dangereuse si la munition se trouve dans un sol qui a durci car elle risque d'exploser au moindre mouvement en raison de la sensibilité du détonateur. Le fait de frapper accidentellement une sous-munition avec un outil utilisé pour les fouilles peut également la faire exploser. En raison de la position du corps du démineur lors des fouilles, la moindre explosion a généralement des

conséquences graves, voire fatales, pour le démineur. De plus, certaines sous-munitions non explosées peuvent être endommagées ou dans un état critique dangereux. En plus des sous-munitions qui sont sur le sol ou sous terre, les démineurs peuvent en trouver dans les branches des arbres, dans la végétation ou coincées dans des bâtiments ou des constructions. Certaines peuvent être sensibles aux conditions météorologiques et il n'est pas impossible qu'elles explosent soudainement, sous l'effet de la chaleur, alors que des démineurs font des recherches.

Selon mon expérience, il est bien plus dangereux d'enlever des sous-munitions non explosées que des mines.

des dispositifs très sensibles, notamment sur certains fusils, des roquettes lancées par avions, des missiles et de grosses bombes. Mais on ne trouve jamais sur de petites zones de grandes quantités d'armes de ce type et comme elles sont généralement peu nombreuses, elles sont traitées par des experts de la neutralisation des explosifs et munitions, qui sont extrêmement qualifiés et qui ont suivi une formation spécialisée.

Tous les démineurs ne partagent pas mon point de vue sur les difficultés que représente l'enlèvement des sous-munitions non explosées ; certains diront qu'ils préfèrent enlever ces munitions plutôt que des mines. En fait, certains démineurs pourraient même estimer que l'enlèvement des sous-munitions est plus sûr. Mon opinion découle d'une longue réflexion que j'ai eue après mon accident. Il n'est pas de pire expérience pour un démineur ou un technicien de la neutralisation des explosifs et munitions de découvrir, un jour, qu'il n'est pas à l'épreuve des bombes. Sur mon lit d'hôpital, j'ai beaucoup réfléchi au passé ainsi qu'à mon travail au Kosovo et au Liban. J'ai profondément analysé les actions que j'avais menées et je ne ressentais rétrospectivement aucune peur en pensant aux centaines de mines que j'avais neutralisées ou détruites – alors qu'une mine m'avait arraché le membre inférieur de la jambe gauche – ni aux nombreuses munitions non explosées et pièges sophistiqués éliminés. Mais en repensant aux sous-munitions que j'avais enlevées, je me suis rendu compte à quel point j'avais eu de la chance ; j'ai repensé au jour où, perdant pied, j'avais glissé sur une pente mouillée recouverte de feuilles, avant de me retrouver avec une sous-munition BL755 entre les jambes ; et au jour où ma truelle avait touché le détonateur d'une munition BLU97 armée alors que je creusais dans une terre dure comme de la pierre.

Un jour, un collègue m'a dit : « Si un jour, tu es victime d'une mine, tu auras l'espoir de t'en sortir ..., mais si tu es victime d'une sous-munition, tu regretteras certainement d'avoir survécu ». Il m'a fallu plusieurs années pour comprendre à quel point cette affirmation est vraie et je m'estime heureux d'avoir encore mes mains, la vue, toute ma tête et le cœur qui bat.